

Marthe Robert
La question de l'identité chez Kafka

Marcel Bélanger

Number 69, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bélanger, M. (1997). Marthe Robert : la question de l'identité chez Kafka. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (69), 14–17.

Marthe Robert : *l'identité*

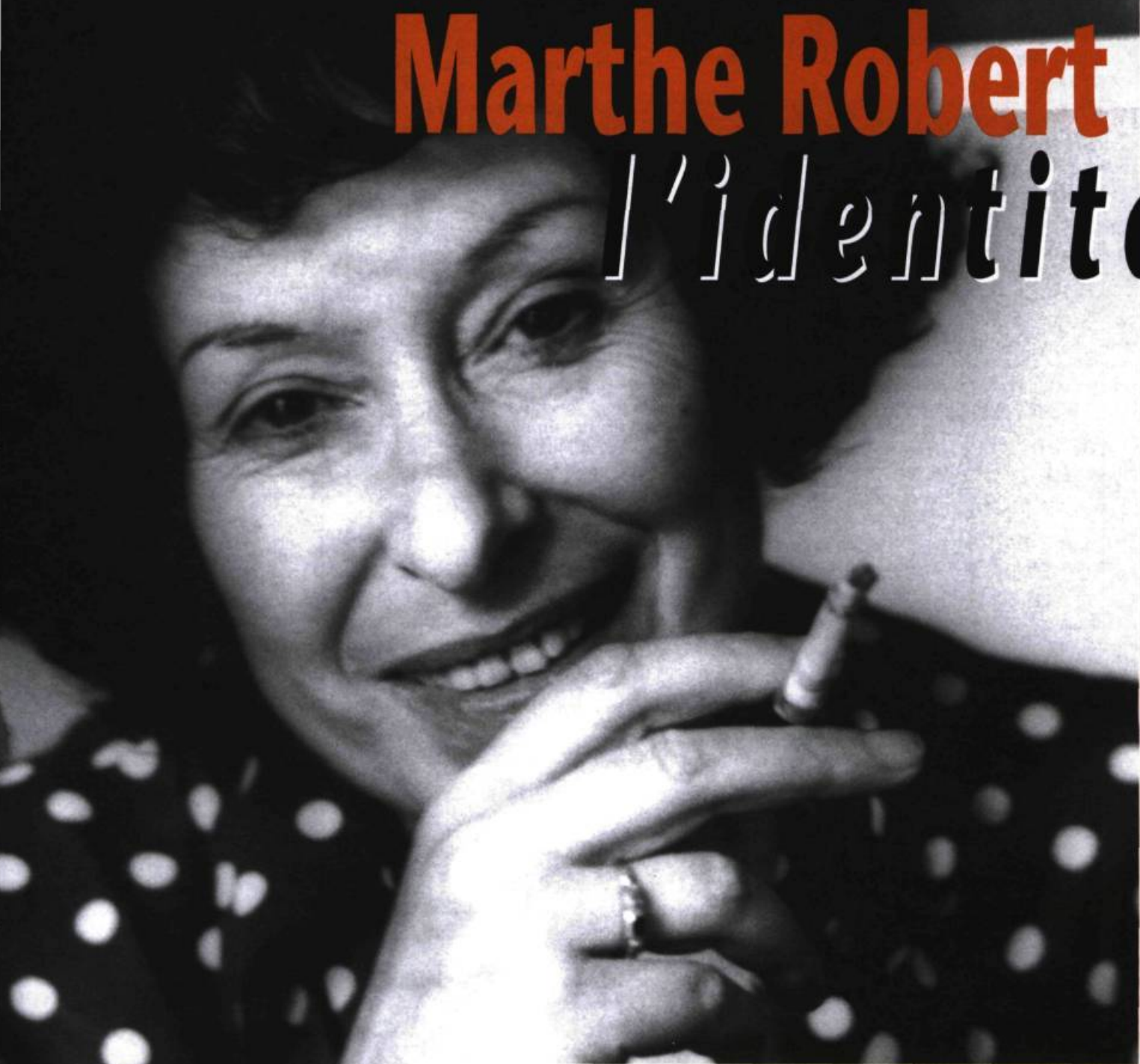
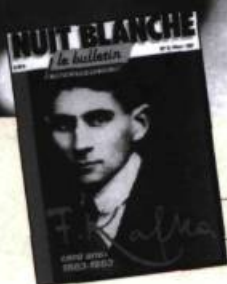


photo : Grasset
Marthe Robert

Marthe Robert compte parmi les critiques et les traducteurs les plus avisés de l'écrivain tchèque. Elle lui a consacré plusieurs ouvrages, dont un essai, *Seul, comme Franz Kafka*, paru en 1979.



Paru dans le numéro 8, hiver 1983, p. 20.

la question de chez Kafka

Entrevue réalisée par
Marcel Bélanger

Nuit blanche : Marthe Robert, Kafka était juif, mais il ne s'est intéressé au yiddish et à l'hébreu qu'assez tardivement. Kafka était tchèque, mais il ne connaissait pas très bien cette langue, il écrivit son œuvre en allemand, mais dans un allemand à propos duquel on a pu dire – sans doute est-ce une affirmation excessive – qu'il était celui d'un Juif de Prague. J'ajouterai enfin que la Tchécoslovaquie à cette époque faisait encore partie de l'empire austro-hongrois, et que par conséquent Prague relevait de l'administration autrichienne.

Compte tenu de tout ce qui précède, pouvez-vous nous dire ce qu'impliquait une pareille situation pour Kafka au plan linguistique et culturel ?

Marthe Robert : Chacune des propositions que vous venez d'énoncer mériterait en fait de légers correctifs, car il est vrai que Kafka ne connaissait pas du tout le yiddish, qu'il a appris l'hébreu très tard, qu'il parlait, pratiquait le tchèque mais sans pouvoir en faire une langue de son œuvre. Mais qu'on ait pu dire que son allemand était celui d'un Juif autrichien, cela, voyez-vous, je ne le crois pas. À une certaine époque, il est vrai, les Allemands du Reich considéraient toute cette littérature de Prague un petit peu comme une littérature de *marche frontière*. Pour eux, c'était un peu exotique, parce qu'il y avait effectivement un accent particulier, mais qui était beaucoup plus dans la tonalité que dans la nature même de la langue ; en réalité, Kafka écrit l'allemand le plus classique qui soit. Et je ne connais pas dans toute la littérature moderne un écrivain qui soit d'avant-garde – car enfin on le classe parmi les écrivains d'avant-garde – et qui, en même temps, écrive une langue aussi pure, aussi juste, aussi sévère. Chacune de ces propositions que vous disiez est juste avec tout de même un petit correctif. Mais je

peux dire tout de suite que presque chaque énoncé qu'on pourrait faire sur cette situation véritablement sans exemple, chaque énoncé devrait être également légèrement corrigé.

Dans son *Journal*, dans ses *Carnets*, Kafka perçoit cette situation dans une espèce de tiraillement perpétuel. À un moment donné, il passe, par exemple, d'une conception du langage à une perception de sa propre langue. Peu à peu, il prend conscience aussi du fait d'être juif. L'ensemble de ces propositions crée tout de même un type d'aliénation chez Kafka. Votre livre *Seul, comme Franz Kafka* traite de cette question.

M.R. : Sans aucun doute, mais il faut prendre tout de même soin de souligner que cette situation n'a rien d'extraordinaire ; elle est celle de tous les Juifs allemands qui vivent à cette époque-là à Prague, qui sont ses contemporains ; les jeunes gens qu'il fréquente dans sa jeunesse, qui, pour beaucoup, écrivent, font souvent partie de ce milieu. Cette situation est somme toute assez bien supportée par ses amis, par Max Brod qui a produit énormément, par les grands écrivains contemporains qui produisaient, semble-t-il, sans avoir de pareils cas de conscience à résoudre. La situation de Kafka n'est véritablement compréhensible que rapportée à une sensibilité très particulière. C'est pourquoi j'ai tenu à composer mon livre d'une manière très inhabituelle, si vous voulez, en essayant de ne jamais séparer l'expérience subjective de l'homme, l'expérience littéraire de l'écrivain et l'expérience historique et sociale d'un arrière-fond très, très particulier. Ce ne sont pas des



Franz Kafka à dix-huit ans, 1901



Franz Kafka à trente-huit ans, 1921

photo : archives Klaus Wagenbach, Berlin

explications qu'on peut donner, on ne peut pas expliquer la littérature de Kafka par le fait qu'il était né à Prague en 1883, pas plus qu'on ne peut expliquer Proust, enfin, par ses origines. On n'explique rien mais il se trouve que toutes ces circonstances très particulières tombaient là dans une conscience exacerbée, dans une conscience écorchée, si vous voulez ; et là, pourquoi là alors... pour les raisons qu'un être est singulier et reçoit tout ce qui lui vient de l'extérieur avec sa singularité, pour des raisons aussi qui tenaient à sa famille, à la personnalité de son père, une personnalité très forte qui l'a écrasé dans son enfance, dont il croyait en tout cas qu'il l'avait écrasé dans son enfance. Ce ne sont donc pas des explications que j'ai voulu donner, j'ai plutôt voulu, disons, faire le récit

d'une vie et d'une œuvre qui se sont trouvées étroitement déterminées par une foule de facteurs qui tous allaient dans le même sens comme vous le disiez tout à l'heure, celui du déchirement.

Il n'y pas une circonstance dans la vie de Kafka qui n'ait contribué à le partager en deux, à le scinder en deux, ou en trois. À quelque point de vue qu'on se place, il n'y a jamais de pourquoi à ce déchirement. Justement parce qu'il vise l'unité, justement parce qu'il ne veut rien être et rien faire à moitié. S'il avait consenti, personne en 1910, en 1920, personne ne lui disputait l'usage de la langue allemande. C'était lui-même qui se le contestait parce que ce n'était pas à ses yeux, étant donné

l'importance qu'il attachait à la langue, aux questions de la langue en général et à la langue allemande en particulier, ce n'était pas à ses yeux une authentique, une véritable langue maternelle, et, pourtant, c'était la seule dont il disposait. C'était la langue qui lui était transmise par sa mère et pourtant pas ce qu'on appelle en gros une langue maternelle. Mais toutes les difficultés de langage qu'il éprouve viennent de cette sensibilité particulière au langage. Encore une fois, d'autres écrivains, d'autres poètes s'en sont fort bien arrangés, et ils ont produit leur œuvre sans apparemment ressentir de culpabilité. Car Kafka se sentait coupable d'écrire dans une langue qui n'était pas à proprement parler la sienne, qui ne lui avait pas été transmise avec cette totalité que représente la tradition pour quelqu'un qui fait partie d'un peuple donné : tradition familiale, tradition

nationale, histoire, légendes, folklore, croyances, mœurs.

Tout ça, c'est la langue, c'est donné par la langue. Dans son cas, il savait, il sentait et l'entourage hostile dans lequel il vivait le lui faisait sentir naturellement, il savait qu'il n'avait pas reçu cela en partage. Il n'avait pas, si vous voulez, la langue allemande de naissance, il l'avait encore un peu par hasard, et encore une fois bien qu'il n'en eût pas d'autres. Il faut bien se représenter cette façon de vivre intérieurement un phénomène extérieur, dont, encore une fois, il aurait pu s'accommoder.



Franz Kafka à quarante ans, 1924

photo : archives Klaus Wagenbach, Berlin

Comment de votre point de vue Kafka a-t-il résolu ce problème que vous abordez dans votre livre *Seul, comme Franz Kafka* ?

M.R. : J'ai consacré beaucoup de temps et d'espace dans mon livre à essayer de montrer comment il était sorti de cette impossibilité d'écrire, de ce qu'il appelle aussi son impossibilité de vivre. Eh bien, il a trouvé la solution la plus originale qui soit, la seule à ma connaissance, la seule réponse littéraire dans la forme même, dans la substance même de la langue, la seule réponse littéraire à cette situation qui, encore une fois, était à la fois intenable et banale.

Quelle est justement cette réponse que constitue l'œuvre de Kafka ?

M.R. : Elle est par un certain côté l'expression de son désir de vérité, de son besoin absolu de vérité ; il dit : « Je me sers de cette langue parce que je n'en ai pas d'autre, mais elle n'est pas à moi. » Il s'interdit de créer des néologismes, de recourir à des archaïsmes et d'exploiter la langue dans toute sa profondeur et dans toute sa largeur, dans toute son épaisseur, comme c'est le privilège de tout écrivain et de tout poète. Il se refuse justement ce privilège de créer des mots nouveaux, de briser la syntaxe. Il n'y a aucune recherche de ce genre chez Kafka ; tout est d'un parfait classicisme ; sa syntaxe est très compliquée mais pure, elle est classique. Il se refuse le droit donc de poétiser la langue, si je puis dire, de l'enrichir, de l'orner et de s'en servir de manière à ce qu'elle garde quelque chose de son passage dans la littérature. Ce qui au fond est le rêve de tout écrivain, n'est-ce pas ; c'est-à-dire qu'après lui, la langue ait acquis quelque chose, qu'elle ait changé. Il s'interdit au fond tout ce qui fait la joie de l'écrivain ou tout ce qui passe pour être en tout cas son droit le plus strict.

D'un côté, il transcrit la réalité de sa situation d'Allemand qui n'est qu'à moitié allemand, d'Autrichien autrichien seulement sur le papier, de Juif ayant été amené par son éducation, sa famille, la ville où il est né à rompre toute attache avec la tradition, donc un Juif ignorant, non observant, à l'écart de tout ce qui fait à son époque la vraie vie juive : celle des Juifs de l'Est, qu'il ne connaît pas, qu'il rencontre seulement par hasard. Donc, il inscrit toute cette situation qui, pour un écrivain, a un aspect particulièrement douloureux et dramatique, dans son écriture elle-même. Il inscrit toute cette vérité dans l'ascèse de sa manière d'écrire. Il écrit avec un minimum de moyens, il réduit la langue dont il fait usage volontairement à sa plus simple expression. Et ce style dépouillé est l'image même de son dénuement.

Et, de fait, vous ne trouverez pas dans les récits et les romans de Kafka quoi que ce soit qui s'écarte tant soit peu, j'entends dans le choix des mots, dans la coupe même de la syntaxe, quoi que ce soit qui s'écarte disons du bon usage, sauf à propos de quelques incertitudes de langage qui lui venaient alors de la langue un peu particulière parlée à Prague. Il avait des petits doutes sur des constructions, mais il ne s'en réjouissait pas, il essayait au contraire de les corriger.

Donc, il constate qu'il n'a pas au fond de véritable langue à lui, si l'on entend par langue tout ce qui vient de toutes parts nourrir le langage littéraire ; le langage populaire, les dialectes, toute cette richesse, si vous voulez, dont on dispose sans même s'en apercevoir quand on l'a et qui manque tellement quand on ne l'a pas

— c'est justement ce que Kafka dit. En revanche, il a, comme tout le monde, l'allemand de ses papiers d'identité ; sur le papier il est autrichien, il est citoyen autrichien et sur le papier il a les mêmes droits exactement que n'importe quel autre citoyen de l'ancienne monarchie austro-hongroise qui comptait, je le rappelle, un nombre assez élevé de minorités, lesquelles avaient également leur langue, des langues vernaculaires. Mais il y avait pour tout le monde une langue commune qu'on apprenait dans les écoles, à l'armée, à l'Université ; c'était l'allemand de chancellerie qui servait dans les rapports entre les divers fonctionnaires qui venaient de toutes les parties de l'empire mais qui avaient ce point commun : ils s'exprimaient, ils communiquaient les uns avec les autres en allemand. Donc cet allemand-là est en quelque sorte au-dessus des langues.

Que va-t-il faire de cette langue littérairement parlant ?

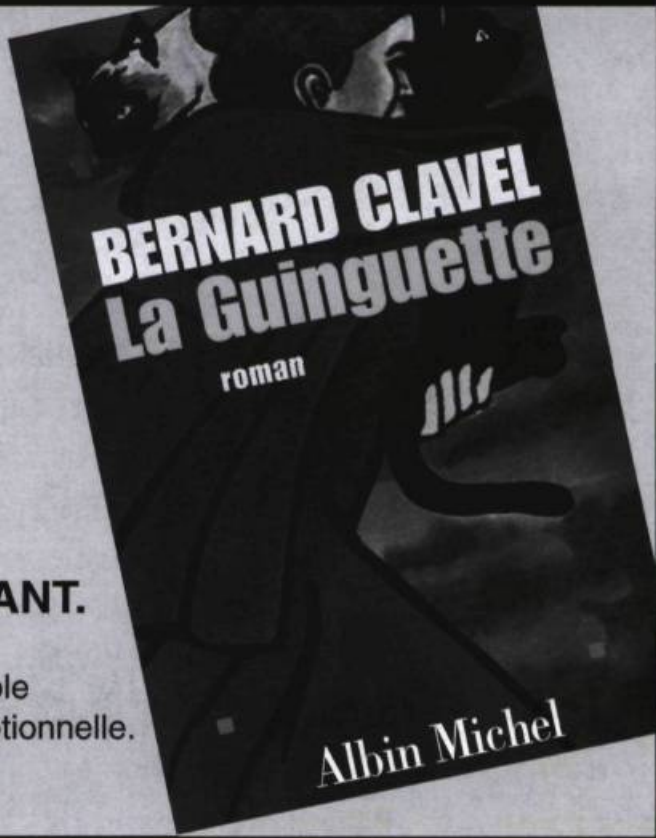
M.R. : En se servant littérairement de cet allemand de chancellerie qui lui est donné comme à tout Autrichien, Kafka transcrit la vérité de sa situation sociale, de sa situation qu'on aurait dit, autrefois, existentielle. C'est vrai que, en bon droit, il ne dispose que de ce langage-là, mais en même temps le simple fait de découper ce langage administratif et d'en faire un langage littéraire devient naturellement un extraordinaire moyen de satire, car il renvoie au monde extérieur la frustration qu'on lui fait subir. Il ne s'en plaint pas, il n'y a jamais, dans Kafka, de

plaintes ; il supprime les revendications, tout se passe simplement dans la situation de son héros. Eh bien, son héros parle la même langue que les messieurs ou les juges qui l'accusent. **NEB**

Marthe Robert a publié, entre autres : *L'Ancien et le nouveau : de Cervantès à Franz Kafka*, Grasset, 1963 et « Les cahiers rouges », Grasset, 1988 ; *Sur le papier*, Grasset, 1967 ; *Kafka*, Gallimard, 1968 ; *Roman des origines et origines du roman*, Grasset, 1972 et Gallimard, 1976 ; *Livre de lectures*, Grasset, 1977 et Livre de poche, 1983 ; *Livre de lectures*, Tome 1 (*La vérité littéraire*), Grasset, 1981 et Livre de poche, 1983 ; *Un homme inexprimable : essai sur l'œuvre de Heinrich von Kleist*, Arche, 1981 ; *Journal / Franz Kafka*, Livre de poche, 1982 ; *Livre de lectures*, Tome 2 (*En haine du roman*), Livre de poche, 1984 ; *Livre de lectures*, Tome 3 (*La tyrannie de l'imprimé*), Grasset, 1984 et Livre de poche, 1986 ; *Livre de lectures*, Tome 4 (*Le Puits de Babel*), Grasset, 1987 et Livre de poche, 1988 ; *D'Édipe à Moïse : Freud et la conscience juive*, Calmann-Lévy, 1987, Presses Pocket, 1988 et Livre de poche, 1996 ; *L'Ancien et le nouveau : de Don Quichotte à Franz Kafka*, Grasset, 1988 ; *Seul, comme Franz Kafka*, Presses Pocket, 1988 ; *La révolution psychanalytique : la vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Payot, 1989 ; *Contes=Märchen*, Gallimard, 1990 ; *La traversée littéraire*, Grasset, 1994.



BERNARD CLAVEL



UN ROMAN BOULEVERSANT.

Le portrait inoubliable d'une femme exceptionnelle.